

Pour en finir avec le désir du « philosophe »

par FRANCESCO VITALE

Abstract

In this paper, the author comments on Maurizio Lazzarato's text, "Some 'Misunderstandings on Desire'" published in this issue. He denounces the Rousseauian assumption underpinning Lazzarato's analysis, according to which desire is naturally good but corrupted by society. He then criticizes Lazzarato's definition of desire, considered as a radical constructivism, on the grounds that it does not account for the biological structure of human individuality. The author questions the ability of capitalism and of socio-economic structures more generally to explain the genesis and the structure of living organisms. He calls for a confrontation of philosophy with natural sciences such as biology and neuroscience, albeit without falling into a naturalist reductionism.

Quelqu'un vient et nous dit – *désir*. Prononce-t-il le nom ? Se réfère-t-il à la chose ou au concept ? Ou peut-être à une injonction ? – *désire* !

Quelqu'un vient et nous dit – *désir(e)*. Il nous dit qu'il nous faut le désir pour réaliser notre émancipation sociale et politique mais, en même temps, qu'il nous faut savoir ce qu'est *vraiment* le désir, parce que le désir, ce que nous éprouvons, sentons, vivons comme désir nous aurait été imposé par un système de savoir/pouvoir – à savoir, *Le Capitalisme* - dont il faut émanciper le désir. Pour nous émanciper, il faut avant tout émanciper le désir, le *vrai* désir, la *vérité* du désir.

Quelqu'un vient et nous ordonne – *désire*. À nous. Qui nous ? Nous les hommes ? Nous les femmes ? Nous les êtres humains ? Nous les animaux ? Nous les vivants ? et pourquoi pas les non vivants ? Le feu, l'eau, l'air, la terre ?

Donc, quelqu'un vient et nous dit ce qu'est le *désir*. De quelle autorité ? Quelle autorité allons-nous lui reconnaître pour nous faire dire rien moins que ce qu'est le désir, la *vérité* de notre désir, le désir de chacun et de chacune ?

L'autorité du « Philosophe ». Dans la contingence, il peut être sociologue, politologue, anthropologue, futurologue, un expert de *new media and information technology*, mais c'est lui, le « Philosophe », parce qu'il va nous dire ce qu'est le désir, l'essence du désir. Donc il parle au nom de la *Vérité*.

Bien sûr, je ne pense pas aux philosophes, peut-être les seules aujourd'hui à ne plus parler au nom de la *Vérité*, mais à un génie tout nouveau, tellement nouveau qu'elle paraît nous reconduire à l'origine, aux oracles, dont la *Vérité* était irréfutable - le

problème c'était leur décryptage. Je pense donc au génie du « Philosophe ».

Le dernier ressort de ce génie qui remonte au moins à Platon – qui nous commandait de désirer le Bien, mais un Bien au-delà de l'être, un bien absolument hors de vue et donc de prise (pour ne pas parler d'Aristote, selon qui tout ce qui est, l'est en tant qu'aimanté par le désir de l'Un, moteur immuable qui donnerait mouvement à tout le reste, aux cieux, aux étoiles...*giostra* pour les enfants que nous devons rester) mais qui a vécu un frémissement nouveau à la fin des années 60 et tout au long des années 70, pour rebondir à secousses régulières jusqu'à notre temps de désirs digitaux – donc, le dernier venu qui vient et nous dit *désir* c'est Maurizio Lazzarato, pas le dernier « Philosophe », ne vous inquiétez pas, en fait c'est seulement un exemple ou, comme dirait mon ami Paolo Vignola, *rigorous reader* de Deleuze, un symptôme.

En fait, Maurizio Lazzarato est venu à Canterbury (20-22 novembre 2014, colloque « General Organology ») pour nous dire ce qu'est le désir, que pour nous émanciper il faut avant tout émanciper le désir du système savoir-pouvoir qui nous aurait imposé non seulement ce que nous pensons du désir mais aussi ce que nous (?) éprouvons, ce dont nous (?) faisons l'expérience en tant que désir. Il nous aurait porté la *révélation* (« illumination » c'est son mot) qui nous guiderait à la *Révolution* (c'est aussi son mot). Essayons de voir de plus près ce qui reste dans l'ombre de ce moment épiphanique.

« De quelques 'malentendus' à propos du désir¹ » était son titre.² Selon Lazzarato, pour comprendre le potentiel « révolutionnaire » du désir il faut—contre la nostalgie du modèle de la famille bourgeoise, dernier ressort du patriarcat, qu'il voit se répandre dans le *mainstream* italien à travers un certain lacanisme— remonter en arrière jusqu'à « la pensée 68 » qu'il définit très génériquement et en particulier à la critique de la psychanalyse freudienne amenée par Deleuze & Guattari et Foucault. En fait, il cite seulement un texte tardif de Guattari, *Micropolitiques*, et plus longuement Foucault, en réduisant ainsi *L'Anti-Œdipe*, un texte hyper-complexe, stratifié, dont l'interprétation reste ouverte, à une seule thèse, dont il faudrait partir, à savoir la « création de nouveaux possibles ». On n'aurait pas de difficulté à accepter cette thèse si ce n'était pour le sens du mot « création » qui soutient tout le poids de l'argumentation de Lazzarato - on y reviendra. Si on entend le désir, génériquement, comme moteur de la volonté qui pousse à la réalisation de quelque but, alors, c'est évident, ces buts seraient des possibles à réaliser. En réalité, la définition que Lazzarato développe à partir de Deleuze et Guattari est beaucoup plus ambitieuse. Cette conception du désir paraît vouloir délier le désir qui inspirerait ainsi notre volonté des pulsions sexuelles, qui selon Freud en seraient la

¹ Publié dans ce numéro

² Je remercie Paolo Vignola qui, en ayant traduit le texte pour ladite conférence, m'a donné la possibilité de le lire.

matrice, et en même temps de l'individu qui en serait le « sujet ». En fait, il s'agit plutôt de renverser celle qui selon Lazzarato serait la position freudienne : ce ne sont pas les pulsions qui produisent le désir, mais c'est le désir qui serait réprimé et canalisé, contraint à devenir désir sexuel reproductif au service du système de savoir-pouvoir Capitaliste. Ce dernier distribue et fixe le désir des sujets selon le modèle de la famille parentale (père-mère-enfants) justement pour les assujettir à ses intérêts. Laissons tomber la question de l'attribution au dit *Capitalisme* de la responsabilité de l'implémentation de ce modèle familiale qui me paraît remonter, en deçà des variantes historiques spécifiques, beaucoup en arrière, jusqu'aux seuils de la civilisation Occidentale – il suffit de penser au rôle fondamental que l'*oikos* joue, non seulement dans la *Politique* d'Aristote, mais déjà dans la mise en place de l'ontologie platonicienne (pour ne pas parler de la prohibition de l'inceste que selon Lazzarato serait une préoccupation toute récente des sociétés Capitalistes). Cette question du désir nous ramènerait à l'énième querelle pseudo-historiographique à propos des seuils de discontinuité entre ce qui serait classique et ce qui serait exclusivement moderne – tout simplement, je ne crois pas aux seuils de discontinuité, aux ruptures épistémologiques parce qu'elles arrêtent la dialectique irréductible entre « genèse et structure ». Je viens donc à la question qui pour moi est la question décisive : qu'est-ce que le désir selon Lazzarato si le désir est victime de cette répression dont il faudrait le libérer ?

À partir d'une définition du désir comme force immanente et récusant toute médiation et se déployant à travers un constructivisme radical, nous allons aborder quelques traits de ce concept qui semble, encore aujourd'hui, contenir plus de possibilité de développements que ses critiques : 1. La libido n'est pas la source du désir, car le désir est création de nouveaux possibles. 2 ce concept de désir désexualisé ouvre à une conception de la subjectivité au-delà de la division entre chaos pulsionnel (indifférencié) et ordre symbolique (différencié). 3. Dans ce nouveau cadre la pulsion est une construction sociale, un « produit fini » comme dirait Guattari et non une donnée naturelle (Lazzarato 2017 : 48-49, je souligne).

J'analyserai point par point cette sorte de *table de la loi* : pour comprendre ce que veut dire « force immanente qui récusé toute médiation », en suspendant pour un instant la fascination du mot « immanente », il faut lire ce qui suit immédiatement :

Lorsque Deleuze et Guattari affirment que le désir coule immédiatement, sans médiation, dans le *socius*, ils veulent dire qu'il n'a besoin d'aucune sublimation pour se manifester, puisque le désir n'est pas l'expression de la libido, mais d'abord 'création des nouveaux possibles'. La déterritorialisation capitaliste opère sur le désir de façons qu'il n'est pas, à proprement parler humain, mais machinique, puisqu'il émerge de l'agencement de flux humains et non humains, d'une multiplicité des machines sociale et techniques. Le désir déterritorialisé, n'a rien de la 'pulsion' ou même du 'conatus'. Il est plutôt assimilable au

possible. (...). Que désir = possible, implique une définition révolutionnaire du désir. Il n'y a surgissement du désir que lorsque, à partir de la rupture d'équilibres antérieurs, apparaissent des relations qui étaient impossibles auparavant. Le désir est toujours repérable par l'impossible qu'il ouvre et par les nouveaux possibles qu'il crée. Le désir c'est le fait que là où le monde était fermé, surgit un processus sécrétant d'autres système de référence (Lazzarato 2017 : 49).

Questions : le désir c'est le désir du possible ou le possible même ? Le désir serait alors l'objet du désir même (retour de Lacan par la fenêtre) ? Si, comme il paraît plus raisonnable, le désir c'est désir du possible, que faire du désir exclusif de nouveaux possibles, voire de ce qui aurait été impossible sans la rupture d'équilibres antérieurs ? La définition révolutionnaire du désir que Lazzarato nous propose paraît plutôt être la définition du désir révolutionnaire, ou mieux, le désir du révolutionnaire qui veut le changement sinon l'abolition « de l'état des choses présents », en en faisant le désir en général. Qu'est-ce qui autorise cette extension du désir révolutionnaire au désir en général ? Pas l'expérience évidemment, la mienne au moins ; suis-je le seul à éprouver des désirs *egoïstes*, poussés parfois au plus fort du sujet même que je prétends être ? Lazzarato peut-être dirait que mes désirs sont le ressort de la déterritorialisation capitaliste du désir, que je dois encore émanciper mes désirs du régime capitaliste de la subjectivation du désir... *Sarà* [question supplémentaire ou du supplément d'origine : selon ce schéma, il y aurait donc un désir d'avant la déterritorialisation capitaliste ? serait-il le *vrai* désir ? Et il le serait en tant que plus naturel, plus spontané, en tant que plus proche de ce que serait son origine humaine ? Mais le désir révolutionnaire n'est qu'un produit tardif, voire de la société bourgeoise naissante, comme nous disent beaucoup d'historiens ? En tous cas, en nous laissant entrevoir, en deçà du Capitalisme, une manifestation du désir plus humaine, sinon proprement humaine parce que pas encore contaminée par la technique, la machine, ect., Lazzarato ne finit pas par créditer l'opposition nature/culture que selon lui la conception (révolutionnaire) du désir (révolutionnaire) devrait miner en tant que fondement du clivage psychanalytique ? Ce n'est pas à ce schème – opposition axiologique originaire/dérivé, naturel/culturel, spontanéité/artifice – d'où remonte l'appel de Lazzarato à Daniel Stern comme modèle alternatif de la genèse de l'individualité, support cohérent de cette conception révolutionnaire du désir, fondé sur l'opposition « vécu (immédiat, affectif, naturel) » / « représentation (médiation, langage, symbolique) » :

Guattari, dans les dernières années de sa vie, fait souvent référence au livre de Daniel Stern, *Le monde interpersonnel du nourrisson*, qui, en défaisant l'unité du moi en une multiplicité de 'sois', de sémiotiques, de relations, d'affects, notamment préverbaux, dessine un mode de subjectivation très éloigné du freudisme. Avant l'acquisition du langage, les nourrissons construisent activement des modalités de perception, de communication, d'expérience de soi et du monde à travers une sémiotisation non verbale

très riche et très différenciée qui ne dépendent, aucunement de l'ordre symbolique, mais possèdent leur autonomie et leurs logiques propres. (...). Ce monde global et subjectif, où il n'y a pas encore de divisions entre sujet et objet, où le moi et les autres sont indiscernables, où la communication se fait par contagion, 'est et reste', selon Stern et Guattari, le 'domaine fondamental de la subjectivité humaine'. Il agit en dehors de la conscience et il constitue la 'matrice' (Stern), le 'foyer existentiel' (Guattari) des expériences à partir desquelles 'vont naître les pensées, les formes perçues, les actes identifiables et les sentiments verbalisés' (Stern 1989 : 94-95). (...). Le quatrième sens de soi, le sens de soi verbal, interroge la *disjonction* et la *jonction*, l'*écart* et la *complémentarité*, entre la partie verbale et la partie non-verbale de la subjectivité puisque l'apparition du langage est à l'origine d'un clivage entre l'expérience telle qu'elle est 'vécue' et telle qu'elle est 'représentée'. Si, d'une part, les significations linguistiques rendent plus facilement partageables nos expériences avec les autres, d'autre part, elles peuvent aussi rendre inaccessibles certaines parties de ces mêmes expériences aussi bien aux autres qu'à nous-mêmes. La partie non-verbale et globale de l'expérience et la partie qui a été convertie en mots peuvent coexister très bien, la partie verbale enrichissant et développant harmonieusement l'expérience vécue (affective). Mais cette dernière peut aussi être morcelée et être médiocrement rendue par le langage et l'obliger ainsi à devenir souterraine (refoulement). Le langage est une de modalités d'expression et non pas ce qui différencie l'indifférencié. Au contraire, souvent, dans le capitalisme, le langage réduit, simplifie, opère une réduction 'grossière' de nos expériences et de leur sa richesse affective et sémiotique. (Lazzarato 2017 : 50-52)].

Avec ça j'en viens donc à la question décisive : pour Lazzarato, cette conception révolutionnaire du désir se déploierait « au travers d'un constructivisme radical », bien plus radical en effet que les théories de la connaissance connues sous ce titre (Glaserfeld, Mead, Maturana Varela...) , justement parce que son radicalisme ne se limite pas à la construction des objets de la connaissance mais affecterait la construction de la subjectivité même, ou mieux, pour ne pas tomber dans le piège de Descartes (à vouloir prendre au sérieux une autre *vulgata*), de l'individualité humaine, pas de notre façon de la penser mais de son existence, jusqu'à sa nature biologique:

Pour le dire autrement, *le désir n'a pas une origine biologique, pulsionnelle, il n'est pas nature, mais toujours et déjà 'artifice'. Il n'est jamais individuel, mais toujours collectif, toujours dans et pour un agencement et dans un agencement, non seulement, on ne distingue pas culture et nature, mais on ne distingue pas non plus nature et artifice.* Le désir n'est pas centré sur les individus et ne résulte pas de la simple interaction de pulsions ou de *conatus* individuels (intersubjectivité). Le désir ne vient pas de l'intérieur du sujet. Il naît toujours du dehors, d'une rencontre, d'un couplage, d'un agencement. La conception classique du désir est abstraite puisqu'elle extrait de l'agencement un sujet désirant et un objet supposé désiré, alors qu'on ne désire jamais quelqu'un ou quelque chose, mais toujours une personne ou une chose dans un ensemble constitué d'une multiplicité d'objets, de relations, de machines, d'humains, de signes. C'est l'agencement et non pas le sujet

individué qui fait que quelqu'un ou quelque chose devient désirable. On ne désire jamais seulement une personne ou une chose, mais aussi les mondes et les possibles qu'on y pressent. Le désir en tant que possible *n'a besoin* d'aucune médiation, *d'aucune loi* qui l'ordonne, d'aucune «sur moi» qui mime la logique étatique, puisqu'il n'est pas chaos pulsionnel, mais émergence, commencement, amorce» (Lazzarato 2017 : 49-50, je souligne).

Ammesso e non concesso qu'on puisse déduire cette position *radicale-constructiviste* de Deleuze et Guattari [la question me paraît beaucoup plus complexe : je ne suis pas le seul, je crois, à lire dans la notion de « machine » et en particulier de « machines désirantes » un outil pour décrire les automatismes de la vie biologique dans leur articulation/agencement avec l'individuation psychique et la transindividuation intersubjective. La machine n'est pas extérieure et opposée à l'homme, comme nous dit la métaphysique classique, elle n'est pas le ressort diabolique du Capitalisme, comme paraît nous laisser entendre Lazzarato, mais la condition structurelle de la « production (*phuein*) » de la nature (*physis*) et donc de la vie, comme nous l'a donné à penser Simondon, suivi par Deleuze et Guattari et plus récemment par Bernard Stiegler (sans oublier, dans cette lignée, celle-ci, je crois, très productive et encore gravide de conséquences, Derrida - avec, bien sur, quelque *distinguo*). Je dirais même que la question, pour moi encore ouverte, des rapports de Deleuze et Guattari avec la psychanalyse, et surtout avec Lacan, se joue entre ces articulations/agencements. Mais ça, c'est un travail qui reste à faire. On pourrait, quand-même, peut-être, attribuer cette position au seul Guattari, au dernier Guattari du moins, en lisant les extraits de *Micropolitiques* (1986) que cite Lazzarato, mais sur ça je ne me prononce pas, parce que, en tant que philosophe minuscule, je préfère toujours passer par un travail de lecture et d'interprétation « micrologique » avant d'émettre des sentences, mais en tout cas Lazzarato soutient cette position radicale :

Guattari ne dira pas autre chose lorsqu'il affirmera que pulsion, désir, moi, etc., sont des constructions du capitalisme. La conception du désir comme flux qui doit être discipliné 'correspond, et très bien, à une réalité déterminée : c'est le désir tel qu'il est construit, produit par le Capitalisme Mondial Intégré. C'est le CMI en sa détériorisation qui produit cette figure bestiale du désir' (Guattari 2007 : 214). (Lazzarato 2017 : 56).]

Comment prendre au sérieux cette position dite radicale du moment qu'elle prétend valoir pour la genèse et la structure du vivant ? Comment prendre au sérieux l'idée que même cette structure « physiologique » serait construite par *Le Capitalisme* et donc remplaçable par une autre construction, celle immanente à ce désir révolutionnaire de la révolution ? Les pulsions seraient produites par *Le Capitalisme* ? Il faut entendre que les hormones engagées dans l'attraction et dans la réalisation de l'acte sexuel auraient été produites par Le Capitalisme ? Elles ne feraient pas parties de l'apparat physiologique de

l'individu humain construit à partir de son génome ? Etant donné que dans le domaine de l'animalité, seule la vie sexuelle des poissons marche selon un mécanisme différent, il faut penser que même les animaux qui vivent sur la surface de la terre, ont subi la deterritorialisation capitaliste du désir ? Et donc il faut voir dans les poissons une avant-garde révolutionnaire ? Lazzarato me dira peut-être que je suis pris au piège du scientisme, que c'est, on l'imagine, un ressort du Capitalisme... *Sarà*. Je ne soutiens pas un réductionnisme naturaliste, mais en même temps je ne peux pas me satisfaire d'une position purement idéaliste ou simplement spiritualiste qui refuse la confrontation avec les sciences (Deleuze et Guattari ont jamais fait ça ?), à savoir une position qui ne tiendrait pas compte de la structure biologique naturelle de l'individualité humaine, de l'animalité de l'homme en tant que condition de sa vie psychique, de son individuation et transindividuation. Nous ne sommes pas des purs esprits (sans la créditer, Kant prenait en considération aussi l'existence d'êtres purement rationnels, en le définissant, justement *Geister*, l'homme, quant à lui, pour Kant, c'est un animal rationnel – pas assez rationnel, ajouterais-je) !

Pour finir : je ne soutiens pas un réductionnisme naturaliste, mais je crois que le temps est venu de reprendre la confrontation avec les sciences, qui n'était pas du tout étrangère à Deleuze et Guattari, Foucault, Althusser, Simondon, Serres et aussi Derrida, comme je le montre dans mon livre – c'est de la pub, vous avez bien compris ! – *Bideconstruction. Jacques Derrida and the Sciences of Life* (2018). Avec Derrida, selon moi naturellement, on peut rendre compte de la constitution de l'individualité vivante en termes d'(archi-)trace et (archi-)écriture, à partir de sa structure biologique et de son évolution, jusqu'aux formes plus élaborées de la vie humaine, culturelle, politique et sans réduire les différences produites sur ce chemin par la dynamique même de la différence, tout autrement ! Tout ça, du moins, pour ne pas laisser le champ de la vie et de ses désirs aux « neurosciences » qui, entre temps, ont conquis l'hégémonie dans le domaine du savoir institutionnalisé, en nous laissant piégés dans la promesse séduisante d'une révolution qui donnerait à nos désirs une liberté infinie mais sans aucune garantie sur leur destin, sinon la déclinaison de l'ancien présupposé rousseauiste – « le désir est bon par nature, il vient corrompu par les coutumes », ou dans ce cas par Le Capitalisme (le diable même). Présupposé optimiste malheureusement partagé aussi par Marx et Engels et Deleuze et Guattari.

Pre Scriptum

Ce que je partage, c'est le désir qui me partage, qui me creuse, qui me pousse à me différer de moi-même et donc, quoi que j'en dise, le désir dont je parle ne sera déjà plus le désir que je - l'autre que je suis - vive.